

Serge Carret

Le Cardinal Consalvi

Cardinal des Lumières



Chapitre I

Ercole Consalvi, fils du marquis Giuseppe Consalvi, est né à Rome le 8 Juin 1757, alors que Benoît XIV était pape et échangeait de temps à autre une correspondance avec Voltaire. Le Secrétaire d'Etat Consalvi meurt à Rome le 24 Janvier 1824, quelques mois après Pie VII qu'il avait su si bien servir, et quelques semaines après l'incendie de la basilique Saint Paul. Trois ans après un homme qu'il avait passionnément combattu et qui reposait provisoirement à Sainte-Hélène, deux ans avant la première photographie, un an avant que Georges Stephenson ne lance sa frêle locomotive à vapeur, emportant quelques musiciens de Stockton, épouvantés et ravis des 25 kilomètres à l'heure que l'engin avalait.

Nous sommes dans un monde ancien. Les messages sont portés par des cavaliers et des chevaux essoufflés. Les Etats pontificaux voisinent avec le

Royaume de Naples et le Grand-Duché de Toscane. Dans Rome, il y a des fontaines, des dignitaires de l'Eglise qui chassent les poules avant de rentrer dans leurs palais, des habitants qui guettent le pèlerin ou le voyageur anglais qui doit se loger.

Consalvi aurait dû s'appeler Brunacci. C'est son grand-père paternel, Gregorio Brunacci qui a changé de nom lorsque son propre oncle maternel, dernier de la lignée des Consalvi, lui a proposé de devenir son héritier. A la condition d'être marié et d'avoir une descendance. Ce qui arrivait à ce Gregorio n'était pas chose rare : beaucoup de familles romaines s'éteignaient au XVIII^e siècle. Sans ce recours à l'adoption parfois tardive, sans cette transmission des fortunes, des noms et des armoiries, les Savelli, Farnese, Pamphili, Mattei, Albani, auraient disparu. Et faire carrière à Rome nécessitait d'appartenir à une famille de vieille noblesse.

Disparaître de l'Histoire aurait pu être le lot des Consalvi. S'appeler Brunacci ne portait pas de grandes espérances. Gregorio, âgé de 34 ans trouva donc l'épouse : Maria Angela Perti, 31 ans, que personne n'avait fait sortir jusqu'alors du couvent *S.S.Ruffina e Seconda* où elle avait été reléguée par son père et son frère. Cette Maria Angela s'obstinait à ne pas vouloir prendre le voile et en attendant, malgré les pressions des confesseurs et de l'évêque, occupait une fonction d'éducatrice au Monastère du Saint-Esprit. Le

mariage se fit. Puis s'écoulèrent quatre longues années. L'héritier ne venait toujours pas. Gregorio et Maria Angela adoptèrent un enfant, cela ferait peut-être l'affaire. Mais après 7 ans de vie commune, un héritier enfin, et de surcroît un garçon, naquit le 18 mars 1738, Giuseppe Consalvi.

Désormais les Brunacci-Consalvi devenaient romains. Avant ils avaient habité Tuscania (Toscanella), ils y retournaient encore fréquemment et longuement, surtout quand il y avait des épidémies dans Rome. Leurs lointains ancêtres étaient originaires de Pise. Les Brunacci étaient une vieille famille provinciale. Pour faire bonne mesure Gregorio obtint de Benoît XIV, par un bref du 20 mai 1753 le marquisat d'Arunte. Romains et marquis il fallait maintenant envisager la suite.

Giuseppe Consalvi, le père du Cardinal grandit, choyé par des parents qui l'avaient longtemps attendu et qui lui devaient leur nouvelle fortune. Il arriva au jeune homme d'atteindre ses dix-sept ans et de croiser le regard de la dernière fille du marquis Carandini : Claudia Carandini avait perdu sa mère, son père était devenu prélat à Rome pour obtenir une charge et quelques revenus ; elle attendait elle aussi, au fond d'un couvent, un mariage avec un parti intéressant. Elle avait deux ans de plus que Giuseppe qui sut faire fléchir son père de cinquante-huit ans et sa mère de cinquante-cinq ans. Ils cédèrent d'autant plus vite que

leur propre jeunesse avait été une longue patience et que ce mariage ancrerait plus encore les Consalvi dans la bonne société. Claudia quittait le couvent mais renonçait à tout héritage. Dans l'âpre et secrète négociation familiale, c'était de bonne guerre, son père avait fait mine de n'être pas favorable du tout à ce projet matrimonial. Le mariage eut lieu dans la Basilique Saint Marc, place de Venise, le 29 mai 1756.

En sept ans, Giuseppe et Claudia eurent cinq enfants, quatre garçons et une fille. Ercole fut l'aîné ; des rumeurs malveillantes couraient sur sa naissance, il aurait été fils d'un serviteur du Marquis Giuseppe substitué à un enfant mort ; aucune preuve bien sûr. Puis vinrent Giovanni-Domenico, Carlo-Antonio, Andrea, et Giulia. Carlo-Antonio mourut à l'âge de un an en 1760, Giulia mourut en 1763. C'était le temps où les jeunes enfants étaient rapidement rappelés à Dieu. Le malheur frappa plus fort : Giuseppe, le jeune père, mourut subitement le 28 mai 1763, un mois après sa fille, probablement des suites d'une maladie infectieuse. Le Cardinal dans ses Mémoires parle d'une maladie de langueur. Giuseppe fut enterré dans l'église Saint Marcel au Corso. Il avait été bien pressé de vivre, il avait bien fait.

Claudia qui avait deux ans et demi de plus que son époux, n'avait aucun droit. C'est le grand-père, Gregorio qui décide pour ses petits-fils. Dans ses Mémoires le Cardinal est d'une grande discrétion sur

la marquise Carandini, sa mère, ce qui doit cacher quelque blessure grave : « *Elle voulut habiter avec eux* » dit-il en évoquant les Carandini. « *Elle cessa de demeurer dans ma maison dont elle tirait néanmoins un douaire de 800 écus par an.* ». Ailleurs, il écrit : « *Il nous était impossible de vivre sous le même toit que notre mère qui demeurant avec son frère, ne pouvait se joindre à nous.* » Claudia paraît mystérieuse. Sans aucun doute, elle était très attachée à son frère, Philippe Carandini qui sera cardinal en 1788, et à son père, malgré les fausses brouilles au moment de son mariage. Son père, veuf, malade et infirme. Et qui, après son veuvage, l'abandon de son poste de gouverneur de Rieti et de San Severino, avait commencé à aliéner ses biens. Claudia quitte ses fils. Tout juste Ercole malade au Collège de Frascati ira-t-il passer quelques temps dans la « *maison maternelle* ».

L'entente de Claudia avec ses beaux-parents, le grand-père Grégoire Brunacci-Consalvi mort en 1766 ou la grand-mère, Maria Angela, est-elle bonne ? Claudia Carandini n'a-t-elle pas fait, comme toutes les femmes de son temps et de son milieu, ses devoirs de maternité, puis sitôt les enfants mis au monde et confiés à des nourrices, ne s'est-elle pas consacré à une vie sociale dans laquelle la femme doit briller, recevoir, influencer ? Nous évoluons dans un milieu qui nous est étranger. Dans ces familles qui gravitent autour du trône pontifical, les intérêts tiennent une

grande place. Consalvi se souvient avec précision, vingt-cinq ou trente ans après, de la pension de sa mère. La grand-mère Maria-Angela Perti, véritable héroïne de Manzoni, s'est révoltée contre son propre père et son frère : elle leur intente un procès, déclarant avoir été contrainte d'entrer au couvent, elle récupère une partie de son héritage. C'est vrai qu'il faut parfois écarter les filles de l'héritage, les envoyer au fond d'un couvent en espérant que la vocation viendra, ou qu'elles renonceront à leur part dans la succession ; on guette le bon parti, on force le destin, on fait tomber les fils de famille dans des situations compromettantes et des pièges matrimoniaux bien montés par des spécialistes. Ce sont les habitudes de la Rome de cette époque.

Les sentiments familiaux sont donc incertains et, on le verra, il faut en substituer d'autres. Le cardinal Consalvi ne s'étend guère sur la mort de son père. Il a six ans tout de même lorsque Giuseppe meurt subitement. La mort de Giovanni-Domenico, son frère, le peine vraiment profondément, mais, en 1812, lorsqu'il rédige ses Mémoires il évoque la disparition de « *cet être cher* » avec une imprécision surprenante : « *Domenico meurt à 10-12 ans* » dit-il. Sur la disparition de sa mère, on l'a déjà dit, très peu de choses : « *L'année 1797, écrit-il, au mois d'Avril, j'eus la douleur de perdre mon excellente mère qui mourut en peu d'heures, frappée d'apoplexie... ses vertus et son amour pour moi, sans parler des liens de la nature me*

firent vivement ressentir ce coup. Comme tous les autres membres de ma famille elle fut ensevelie dans notre sépulture de Saint Marcel. »

Quelques mots de circonstances. On sait qu'elle aimait le chocolat et qu'elle offrait cette denrée si précieuse à ses frères. Il dit pourtant éprouver des années plus tard « *un immense chagrin* » à la mort des princesses Ruspoli, à la mort d'un de ses serviteurs. Il évoque son attachement à l'Abbé Romich. On le voit, vieux, méditer devant les eaux d'un lac, pleurer la mort de son frère Andrea, cultiver, les larmes aux yeux, les fleurs que Louis-Philippe d'Orléans lui envoie de France ; on le voit s'attacher éperdument à la Duchesse de Devonshire.

Son éminence écoute avec émotion, en se cachant dans la pénombre, les œuvres de Cimarosa dont il aura à cœur de secourir le fils. Et cette solitude si humaine à Porto d'Anzio, face à la mer et à son silence !

Consalvi a frappé ses contemporains par son visage, l'éclat des yeux, la capacité de pénétration de la pensée de celui qu'il a en face de lui. Dans « *Voyages en Italie* », Stendhal raconte qu'il voit le cardinal rentrant chez lui, à pied. Il est frappé « *par la beauté admirable des yeux du cardinal, de la saillie extrême des sourcils, de son air fin* ». L'esquisse de Ingres confirme tout à fait cette description. Jacques Cretineau-Joly a vu « *dans ses derniers jours Consalvi,*

triste et pâle, et les beaux yeux dont l'éclat se ranimait de temps à autre sous leurs épais sourcils ». Ses contemporains évoquaient la démarche aristocratique qui impressionnait. Dans « **La galanterie dans le grand monde de Rome au XVIII^e siècle** », Carlo Baldini évoque le succès du cardinal auprès de la nièce du pape Pie VI, Donna Braschi, mais aussi auprès de Donna Porzia Patrizi ou auprès de la marquise Girolama Lepri. De sa petite enfance, peu de choses. Baptisé à San Lorenzo in Damaso, une église qui se trouve dans le palais de la Chancellerie. Cela nous éclaire sur le milieu social. Il vit à Rome. Il est régulièrement question de l'église Saint Marcel, San Marcello al Corso, là où est le tombeau des Consalvi. L'église fut créée en 305 ; Maxence le général rival de Constantin s'acharna sur le pape Marcel, transforma son église en écurie, forçant le pontife à devenir valet d'écurie. Peut-être Consalvi avait-il présent à la mémoire cette histoire lorsqu'il abordait l'Empereur de Français en 1801.

A la disparition brutale du père, les trois garçons survivants sont installés chez le grand-père Gregorio. A la mort de celui-ci, ils sont confiés à la tutelle du cardinal André Negroni, cousin de la grand-mère Maria Angela Perti. Le cardinal Negroni pour qui Consalvi aura une immense affection, avait été formé lui-même chez les Scolopii d'Urbino. Il croit bon d'y envoyer les trois orphelins ; Ercole a 11 ans, et les deux autres 9 et 10 ans. Les Scolopii ou Frères des

Scuole Pie, appartiennent à une Congrégation de clercs réguliers qu'on appelle aussi les « pauvres de la mère de Dieu ». A Urbino, alors qu'à l'origine ce type d'école était destiné aux enfants pauvres, il y a un Collège de Nobles qui portera plus tard, après 1865, le nom de Collège Raffaello. Il est situé dans un très beau bâtiment, le Palazzo degli Scolopi, construit au centre de la ville par la famille Albani qui donna à Rome le pape Clément XI et le cardinal Annibale Albani. Beaucoup de grands personnages ont été formés à Urbino et l'enseignement y est encore fortement marqué par la poigne de Joseph Calasanzio. Né deux siècles avant Consalvi, ce prêtre avait quitté l'Espagne, s'était rendu à Rome et avait pris conscience que l'ignorance était seule à l'origine de la misère. Il se battit pour faire accepter les enfants pauvres dans les écoles jésuites, mais en vain. Il finit par ouvrir lui-même une première école gratuite ; bientôt se forme autour de lui une congrégation de maîtres et on s'attache à fournir sans frais pour les familles, le matériel nécessaire aux enfants ; on admet les enfants juifs qui habitent le Ghetto de Rome. Effet de mode, la Congrégation des écoles charitables se répand dans toute l'Italie. San Giuseppe Calasanzio fut béatifié en 1748, canonisé en 1767 par Clément XIII. Nul doute : Ercole Consalvi fut imprégné en 1767 par les offices célébrés en l'honneur du saint. On pourra retrouver chez le jeune *monsignor* Consalvi l'idéal de formation des pauvres lorsqu'il dirigera San Michele a Ripa. A

Urbino, les jeunes nobles baignent de surcroît dans une ambiance culturelle joyeuse, c'est la ville où Raffaello Sanzio est né, une ville où la Renaissance fit ses débuts, avec son Université, très liée au Collège des Nobles, tournée vers la Science et les Mathématiques, et dont les professeurs partagent leurs services avec le Collège. Comme souvent les personnages se croisent au-delà de leur mort : Raffaello Sanzio est inhumé au Panthéon ; tout près de son sarcophage, se trouve un monument dédié au cardinal Consalvi, qui avait été titulaire de l'église du Panthéon, avec un buste de Thorwaldsen, et, dans une urne, le cœur du prélat.

Ercole reste quatre ans et demi à Urbino. Il y commence même sa classe de Rhétorique ; il appartient également à la même époque à la Congrégation du Saint Nom de Marie ; le culte de Marie, c'est dans la norme. La bibliothèque de l'établissement est particulièrement riche. La discipline est celle de ce temps, les punitions corporelles la règle. On est encore au temps où l'enfant est considéré comme une créature qu'il faut dresser et corriger. Consalvi parle dans ses Mémoires de la brutalité du préfet du dortoir. Celui-ci a noté les sottises des enfants dans la journée et, au moment du coucher, lorsque les élèves sont en chemise, il distribue en bon comptable et assez sadiquement les coups. On ne sait pas ce qui s'est passé exactement ni si l'histoire a vraiment un lien avec la punition :

Giovanni Domenico, son jeune frère, élève indiscipliné, reçoit un coup violent sur le genou ; une infection gagne toute la jambe, il faut ramener l'enfant à Rome où il ne tarde pas à mourir. S'agissait-il vraiment des conséquences des coups reçus ou d'une tuberculose osseuse ou de toute autre maladie ? Toujours est-il que la mère des deux garçons survivants exige du cardinal Negroni qu'ils soient rapatriés à Rome et scolarisés au Collège Nazaréen. Ce Collège est lui aussi tenu par les Scolopii mais elle pourra veiller, dit-elle, à la santé de ses deux fils. D'autant qu'Ercole n'est pas si solide et qu'il a dû déjà interrompre sa scolarité pendant plusieurs semaines.

Le cardinal Negroni était un brave homme, scrupuleux, il portait une sincère affection aux deux fils de Claudia Carandini. Il voulait satisfaire les désirs de celle-ci mais un événement survint alors qui allait déterminer le destin d'Ercole. Dans sa jeunesse, le cardinal Negroni avait connu le cardinal-duc d'York dont il était devenu un familier. Henry Benedict Stuart, duc d'York, évêque de Frascati et cardinal, était le second fils du Prince James Edward Stuart, lui-même fils du catholique Jacques II Stuart, chassé du trône d'Angleterre par la Glorieuse Révolution de 1688. Le frère aîné du cardinal se trouvait être le célèbre prince Charles dont la vie fantasque se termina dans l'alcoolisme et la violence. Par leur mère, Clémentine Sobieska, Henry et Charles étaient les arrières petits-fils du roi de Pologne Jean III Sobieski.

Le cardinal d'York qui après la mort de son frère en 1788, se faisait appeler « *Henri IX Roi de Grande Bretagne* » « *par la grâce de Dieu et non par la volonté des peuples* », vivait au palais de La Rocca à Frascati, avec des serviteurs en livrée royale, et se rendait chaque jour en carrosse à la Chancellerie de Rome puisqu'il était chancelier de Saint-Pierre. Le personnage était fantasque, capable d'interrompre un office religieux parce qu'il jugeait indécent la coiffure de telle ou telle grande dame romaine. L'office ne reprenait que lorsqu'on avait cédé à ses caprices. La Comtesse d'Albany, réfugiée auprès de lui parce que Charles, son époux, la maltraite honteusement, étouffé sous sa sourcilleuse surveillance, sa jalousie, ce dont Alfieri garde dans « *Ma Vie* » un souvenir épouvanté. Les soupçons du Duc d'York qui se portaient sur Alfieri étaient justifiés, il est vrai. La comtesse de Boigne, dans ses Mémoires, raconte que le Cardinal-Duc vivait au palais de Frascati, « *sans feu nulle part* » et qu'il « *portait un capuchon sur la tête, les pieds dans une chaufferette* ». Pour un hôte d'importance, il faisait allumer un feu dans la cheminée d'un salon, se plaignait immédiatement d'être incommodé par la fumée, et faisait ouvrir toutes les portes afin que la pauvre chaleur se disperse un peu partout. Pourtant sa fortune était immense. Il était richement doté, abbé commendataire en France des abbayes d'Anchin et de Saint Amand, pourvu de bénéfices au Mexique, touchant des pensions des cours d'Espagne et de

Naples. Né à Rome en 1725, il fallait beaucoup d'habileté et de patience à ceux qui l'approchaient pour comprendre ce qu'il tentait de prononcer en italien et même en anglais. Peut-être avait-il été beau dans sa jeunesse ; les gravures et portraits le représentant ne le montrent guère, mais une religieuse venue lui apporter des reliques, l'avait trouvé « *très bel homme, les traits délicats, l'air d'un saint* ». En 1745, alors qu'il rejoint son frère pour une vaine tentative d'expédition militaire en Ecosse, le duc de Richelieu, ministre de Louis XV décrit le futur cardinal d'York comme « *faisant des génuflexions devant chaque crucifix ou chaque autel comme un sacristain* ». Il se prenait de passion pour certains hommes de son entourage, Monseigneur Lercari son majordome, ou Monseigneur Angelo Cesarini, noble de Pérouse, et chanoine de la cathédrale de Frascati. Il s'attachera de la même façon à Consalvi. Ces habitudes qui restaient d'ailleurs très platoniques et qui étaient le résultat d'une préférence intime ou d'une effroyable solitude, avaient été jadis l'objet de vives tensions entre le jeune cardinal-duc et son père le Prince James, et il avait fallu l'intervention du pape Benoît XIV pour apaiser le conflit et les conciliabules. On avait fait de lui un cardinal en 1747 ; on disait que c'était une intrigue anglaise pour, compte-tenu de l'incapacité apparente de son frère aîné à assurer une descendance, organiser l'extinction de la dynastie des Stuart. John Martin Robinson dans sa biographie de Consalvi, note que le cardinal d'York

était « *riche, pieux et stupide* ». Alors qu'effectivement il est très riche, il se montre très âpre à la mort de son frère, dans le conflit qui l'oppose à Charlotte, fille illégitime de Charles-Edward, pourtant héritière de ce dernier par testament.

En 1770, il avait eu une bonne idée. Il voulait relever le collège de Frascati qui avait été abandonné par les Jésuites. Il s'était jeté dans l'entreprise avec passion et voulait faire de ce collège le meilleur de tous les collèges. Il l'avait fait rénover, l'avait doté d'une riche bibliothèque où l'on pouvait trouver des livres de langue anglaise, italienne, et latine. Il adorait la musique il avait réservé dans son établissement une salle de musique, un théâtre, et même une petite imprimerie. Il avait cherché à attirer ici les meilleurs enseignants. Il lui fallait aussi des élèves. Le cardinal Negroni voulut ne pas lui déplaire, et les enfants Consalvi, Ercole et Andrea, entrèrent au collège de Frascati en Juillet 1771. Ce fut pour Ercole le tournant de son existence. Non seulement il allait recevoir une excellente formation à Frascati mais il allait s'imprégner des idées anglaises, des visions anglaises du monde et de l'Europe. Avec le duc d'York, il baignait dans l'histoire européenne et ce n'était pas perdu pour lui. Surtout, il allait bénéficier de la protection passionnée du duc d'York : « *J'acquis... les faveurs et l'amour infini dont, à dater de ce moment, le cardinal, duc d'York m'honora jusqu'à la dernière heure de sa vie* »(Mémoires)

Ercole Consalvi va rester au collège de Frascati de juillet 1771 à 1776 soit cinq ans. Sa scolarité continue d'être interrompue parfois comme au printemps 1774 par la maladie. Il a donc 19 ans lorsqu'il termine cette formation, achèvement de sa rhétorique commencée à Urbino, puis philosophie, mathématiques et théologie. Dans ses mémoires il honore deux de ses professeurs mais qu'il ne nomme pas. L'un d'eux était un certain Nicola Masticola, originaire de Palestrina. De cette période, on ne sait rien de notable si ce n'est l'appartenance du jeune Consalvi à l'Arcadia, société de poésie, dans le goût de l'époque ; dans cette société, il a un nom d'emprunt, Floridante Erminiano, il écrit des vers, corrige ceux de ses condisciples, se passionne avec le futur cardinal Alexandre Lante pour Dante ou pour Pétrarque. Il lui plaît de rêver d'un avenir brillant :

« Aspettan me

Onore, gloria, ricchezze...

Certo, E quello il fato moi

No, che non sogno ; e lo vedro fra poco... »

« L'attendent honneur gloire et richesse, c'est son destin et l'on verra qu'il ne rêve pas ». On peut voir dans cette témérité un manque de maturité, bien normal à cet âge, ou bien l'aspiration à de profonds changements dans sa vie, une ambition sociale qui devait être depuis plusieurs générations le but de sa lignée, un spleen pré-romantique que l'on retrouve souvent chez Consalvi avec son désir d'échapper par

des voyages au réel. Au collège de Frascati qui se situe non loin de la villa Aldobrandini, il était fréquent de rencontrer la riche noblesse romaine qui a aussi ici ses palais ; Frascati, c'est l'ancienne Tusculum, la terre de Cincinnatus, de Caton et de Cicéron ; à l'automne, les divertissements y étaient nombreux. Outre le théâtre, la poésie, Consalvi avait appris ici à jouer habilement du violon.

En 1776, c'est l'entrée à l'Académie des Nobles Ecclésiastiques, dont il sort au mois d'octobre 1782. Ce lieu de formation se trouve Place de la Minerve, derrière le Panthéon, non loin d'un autre lieu de culture, le Palazzo della Sapienza. L'académie des Nobles Ecclésiastiques avait été imaginée par Innocent XII en 1698 sur les idées de Sébastien Valfré, venu de Turin. Elle ouvre ses portes en 1701. Elle venait d'être réactivée par Pie VI. N'entre pas ici qui veut. Il faut déjà bénéficier de solides appuis, Consalvi n'en manque pas, il faut être bien inséré dans les réseaux romains. Ici, on ne trouve que de jeunes nobles et le jeune marquis Consalvi est à sa place. Les membres de la bourgeoisie romaine sont écartés de ce lieu. Chaque étudiant dispose de deux chambres meublées à ses frais. Quand on a terminé, c'est une première affectation qui vous attend comme celle de camérier secret ou camérier d'honneur, premier poste dans la diplomatie. Au moment où Consalvi entre à l'Académie, celle-ci est dirigée par l'Abbé Francesco Antonio Zaccaria, né à Venise en 1714, mort en 1795

à Rome, la ville où cet ancien jésuite avait été ordonné prêtre en 1740. Enseignant d'abord la grammaire à Gorizia, il devient bibliothécaire et archiviste à Modène jusqu'à ce qu'il en soit chassé en 1768 : Chassé parce qu'il a défendu énergiquement les droits du Saint-Siège dans son écrit célèbre à l'époque, l'*Antifebronio*. Pour lui, Febronius doit être combattu, les évêques doivent s'effacer devant le pouvoir pontifical. Rien de surprenant qu'il soit nommé à la maison des Jésuites de Rome, accueilli par Clément XIII. Clément XIV supprime l'ordre, et Zaccaria devient professeur d'histoire religieuse à la Sapienza, et sous Pie VI, directeur de l'académie des Nobles Ecclésiastiques.

Consalvi suit les cours de Zaccaria. Dans ses Mémoires, il note l'immense respect que lui inspire le personnage, mais cela ne va guère plus loin. Il confesse n'avoir pas cherché à fréquenter le directeur à la mode comme tant de ses condisciples. Est-il sincère ? Il y a dans ses propos sur Zaccaria comme une réticence :

« *J'y étudiais (à l'Académie Ecclésiastique) les lois et l'Histoire ecclésiastique professée par le célèbre Abbé Zaccaria, autrefois jésuite* ».

Consalvi, à la vérité n'aimait guère l'intransigeance du directeur envers toutes les nouveautés politiques et religieuses. Pendant cette période, il fut choisi pour rédiger une adresse au Pape

pour l'Ascension 1780. Il s'acquitta lourdement de cette tâche avec des références classiques à l'Ancien et au Nouveau Testament, aux écrits de Saint Augustin.

Au mois d'octobre 1782, après 6 années, et la soutenance d'un doctorat en droit canon auprès de la Sapienza il sort de l'Académie Ecclésiastique.

Une question doit être posée maintenant : quel est le degré de « *religiosité* » du prélat Consalvi ? Il n'est pas prêtre, il ne le sera que très tard, à la fin de sa vie et sur l'insistance de Pie VII. Les contemporains ont vu Consalvi priant, solitaire et compassé, dans quelque obscure église de Rome. Jeune, il a, on l'a dit, prié particulièrement Marie, mais c'était sans doute par convenance ou par obligation théologique ; il a lu l'Imitation de Jésus Christ, le précieux ouvrage est naturellement dans sa bibliothèque, de même que sont en bonne place les œuvres de sainte Thérèse d'Avila, mais dans ses écrits il faut bien reconnaître que la question religieuse s'efface devant les préoccupations de défense du pouvoir pontifical, devant les impératifs de développement économique et du respect de l'Etat. Quand une question religieuse doit être traitée, il prend bien soin de réunir une congrégation de spécialistes qui précisera la doctrine. Il a constamment agi ainsi. Pendant l'hiver 1804-1805, il est surtout préoccupé par la crue du Tibre, par les secours qu'il faut apporter, par la nécessité de canaliser le fleuve. Consalvi a subi l'influence de